



VIE

# M. L'ABBÉ BRIDET

Chanoine honoraire de la Primatiale

CURÉ FONDATEUR

DE LA

Paroisse du Très Saint Sacrement

PAR

L'Abbé P. DUCROUX



*[Faint, illegible text, likely a printer's mark or publisher information.]*

LETTRE D'APPROBATION  
*de S. Em. le Cardinal Archevêque de Lyon*

ARCHEVÊCHE  
DE  
LYON

*Lyon, le 26 Novembre 1904.*

Au rapport de Monsieur le Chanoine Vianay sur la Biographie de M. le Chanoine Bridet, nous n'ajouterons qu'un mot.

Nous avons beaucoup aimé M. l'abbé Bridet pendant sa vie; nous admirions alors l'énergie de sa Foi, sa persévérance inébranlable, et nous bénissions les grandes œuvres que Dieu lui inspirait.

Nous garderons la mémoire de ce bon prêtre qui a honoré le clergé de Lyon; nous imiterons les exemples de sa vie sacerdotale avec la confiance que, placé près de Dieu au lieu du repos,

de la lumière et de la paix, il obtiendra d'abondantes et riches bénédictions pour son digne successeur, pour l'auteur de cette biographie et pour la chère paroisse du Très-Saint-Sacrement.

† PIERRE, CARDINAL COULLIÉ, *Arch. de Lyon.*



## Rapport de M. le Chanoine Vianay

SUR LA

Biographie de M. le Chanoine Bridet



Il convenait de retracer, plus longuement que dans un article de semaine religieuse, les principaux traits de la vie de M. le chanoine Bridet, Curé de la paroisse du St Sacrement, qui fut, pendant plus d'un quart de siècle, l'une des figures sacerdotales les plus connues et les plus dignes du clergé de Lyon. — Sa courte biographie, écrite par un de ses fils spirituels, avec une affection respectueuse, mais aussi avec une loyale sincérité, sera bien accueillie par les paroissiens, par les nombreux pèlerins qu'il a conduits si souvent aux pieds de N.-D. de Lourdes et les bienfaiteurs qui l'ont aidé dans ses œuvres. — Le clergé y trouvera un modèle de persévérante et courageuse activité.

en ces temps où les pasteurs rencontrent, dans leur ministère, des difficultés toujours grandissantes, des entraves nouvelles et des menaces capables de décourager les âmes moins fortement trempées.

L'auteur nous montre M. Bridet doué d'une énergie infatigable et soutenue par une robuste santé, dépensant ses forces dans des travaux et soucis continuels, sans se décourager, parce que ce fut un homme de devoir et animé d'une inébranlable confiance en la Providence divine. Au caractère ferme, parfois rude et autoritaire, il unissait une humilité chèrement acquise. Sa piété profonde était, chaque jour, alimentée par les exercices du bon séminariste qu'il se plaisait à faire avec les prêtres ses auxiliaires et les élèves de son Ecole apostolique.

L'œuvre capitale de sa vie a été la création de la paroisse du Saint-Sacrement dans un des quartiers les plus pauvres et les moins accessibles à l'influence du prêtre. Achat de terrain, église paroissiale, écoles catholiques, patronage, entretien de ces œuvres pendant près de 28 ans, sans autres ressources que celles qu'il demandait à la charité lyonnaise, tout cela n'avait pas épuisé son zèle. Il entreprit la construction d'une grande et belle église; il arriva à faire face à une notable

partie des dépenses; mais Dieu ne permit pas qu'il eût la consolation d'y transférer l'exercice du culte paroissial. M. Bridet tomba sur le sillon, travaillant jusqu'au dernier jour. Sa vie est un exemple de ce que peut l'énergie persévérante d'un prêtre pieux, qui s'appuie sur Dieu et ne compte pas ses peines.

L'auteur termine son ouvrage par les réflexions suivantes qui témoignent de la loyauté de l'histoire : « Que ces qualités aient été mêlées de défauts, il serait puéril de vouloir le nier; aussi bien qui donc est parfait ici-bas. Les hommes énergiques dépassent parfois le but dans l'ardeur qu'ils mettent à l'atteindre; ils sont portés à s'exagérer à eux-mêmes l'importance de leurs conceptions, à les défendre avec un peu d'âpreté peut-être; mais il serait injuste de ne point rendre un sincère hommage à la droiture de leurs intentions, de méconnaître leurs qualités et de nier la grandeur de leurs œuvres. »

VIANAY, ch. tit.





## CHAPITRE PREMIER

---

ENFANCE, PREMIÈRE ÉDUCATION

**D**IEU sait merveilleusement préparer les hommes qu'il destine à être ses instruments ; Ouvrier tout-puissant, il les trempe, il les façonne suivant ses desseins, alliant heureusement en eux les dons de la grâce à ceux de la nature. Le rang, la noblesse du sang ne sont pas un titre à ses yeux ; souvent même, aujourd'hui comme autrefois, c'est plutôt parmi le peuple qu'au milieu des classes

supérieures de la société que le Maître passe et dit : « *Suivez-moi* », aux âmes qu'il veut honorer du Sacerdoce. Plus simples, plus détachés et non moins nobles de cœur, ces humbles ont peut-être plus de facilité pour se donner à Dieu, plus de propension à se pencher vers les petits qui sont mieux leurs frères, plus d'aptitude à comprendre et à soulager leurs misères.

Pierre-Antoine Bridet fut élu en un de ces modestes foyers que Dieu se plaît à distinguer et à ennoblir de ses préférences; il était le septième enfant d'une famille de Saint-Georges-de-Reneins, petite localité aux environs de Villefranche (Rhône).

Ses parents, Claude Bridet et Benoîte Gobet, simples gens de la campagne, n'avaient point de fortune, mais ils possédaient le trésor autrement précieux de l'honneur et de la Foi, tous deux étaient de sérieux chrétiens. Sévère et rigide de caractère, M. Bridet était un type de franchise et de

loyauté; ces qualités qui brillèrent en lui à un degré rare lui avaient gagné toute la confiance de M. le marquis de Monspey dont il gardait les propriétés à Saint-Georges. Madame Bridet tempérait par sa douceur ce que le caractère de son mari avait d'un peu austère; c'était *une sainte femme*, nous disent tous ceux qui l'ont connue. Tendre, bonne, poussant le dévouement pour ses enfants jusqu'où, seules, savent le pousser les mères, elle puisait sa force et son courage dans sa religion intelligente et éclairée: il fallait bien de la force et du courage pour élever avec de modiques ressources toute une pleine maisonnée.

Ce fut le 20 Novembre 1830 que vint au monde Pierre; le lendemain il naissait à la vie spirituelle par le baptême dans l'antique et religieuse église du village. La grâce marqua profondément de son empreinte cette jeune âme, elle y déposa de précieuses semences de grandes et fortes

vertus qui ne tardèrent pas à se manifester. A mesure que le jeune enfant grandissait dans la chaude et bienfaisante atmosphère d'une famille foncièrement chrétienne, il se distinguait nettement de ses frères; comme eux, il tenait bien de son père une volonté difficilement malléable, mais il ne l'exerçait guère que pour le bien; les petites étourderies, les espiègleries ne lui plaisaient pas. Ses frères, plus bruyants et plus adroits à échapper à la surveillance maternelle, ont souvent rappelé qu'ils ne pouvaient décider Pierre à se joindre à eux. Il préférait rester près de sa mère dont il faisait la joie, l'orgueil et le bonheur. Son caractère n'était pas pour cela taciturne, il aimait à prendre part aux jeux innocents de son âge et quelques respectables vieillards de Saint-Georges, ses camarades d'alors, se souviennent encore qu'il ne refusait même pas d'aller avec eux *chanter le mois de Mai*, comme on disait. Cependant, nous écrit un de ses

frères, « il était toujours réservé, toujours sérieux, ne transigeant pas avec sa manière de voir; il ne supportait pas les mots déplacés ».

L'histoire des enfants sans défauts nous a toujours paru manquer de vraisemblance et prêter au reproche d'exagération et de partialité; nous aurions donc aimé pouvoir constater dans la jeunesse de M. Bridet quelques traces de la légèreté ordinaire de cet âge, mais tous les récits s'accordent à faire de lui un complet éloge; il est vrai que la mémoire des mères est sous ce rapport-là si oublieuse: elles ne savent plus raconter de leurs enfants que les qualités et les vertus.

Saint-Georges possédait une école où l'on donnait, comme dans les campagnes, à cette époque, une instruction assez médiocre.

Pierre y alla dès qu'il put s'y rendre et toujours avec plaisir; on eut même vite

remarqué son application et la vivacité de son intelligence : déjà il apportait au travail cette obstination et cette tenacité qui le caractérisèrent durant toute sa vie. Quelques mots naïfs, écrits de sa main sur un vieux Catéchisme, montrent — s'il y a quelque rapport entre l'écriture et le caractère — qu'il était dès lors ce qu'il devait toujours être : c'est bien cette écriture originale, tout à fait personnelle, qui frappait à première vue : lettres inélégantes, mais nettes et posément tracées.

Le 13 mai 1842, l'enfant fit sa première communion. Il nous manque des détails sur ce grand acte de sa vie, sur cette première entrevue de son cœur avec le cœur de son Dieu; elle dut être pieuse et d'autant plus sérieusement préparée que déjà Pierre regardait avec envie du côté de l'autel. Plusieurs fois, probablement durant les longues veillées d'hiver, Benoîte Gobet avait raconté à ses enfants qu'aux jours,

récents encore de la Terreur, la maison maternelle avait servi de retraite et d'asile à un prêtre fidèle. Le tableau des incertitudes et des alarmes continuelles au milieu desquelles on avait vécu, les récits de ces cérémonies nocturnes dans une grange retirée n'avaient impressionné personne plus que le petit Pierre, ils s'étaient gravés dans sa mémoire et, longtemps plus tard, il les rappelait attribuant la grâce de sa vocation à cet acte de religion et de foi de ses grands parents.

Mais comment réaliser son pieux dessein? Quand il en parla, son père qui regardait avant tout — c'était son devoir — le côté pratique ne fut guère encourageant, non pas qu'il n'eût de bon cœur consacré un de ses enfants au service de Dieu, mais le pain de chaque jour était déjà suffisamment cher à gagner. Quant à la mère, elle était trop heureuse à la pensée que son Pierre pourrait un jour être prêtre pour ne point tout essayer. En 1845,

l'enfant était dans sa 14<sup>e</sup> année et l'on ne pouvait tarder davantage; elle se décida donc, malgré sa timidité naturelle, à aller trouver le curé de Saint-Georges, le bon M. Girin, dont on parle encore, tant ses longues années de ministère paroissial ont été pleines de fruits. Le prêtre avait remarqué, lui aussi, la piété franche et plus qu'ordinaire de l'enfant; il promit son appui; Mgr de Bonald devait prochainement donner la Confirmation à Saint-Georges, l'occasion serait toute trouvée de s'adresser à sa bienveillante charité. Le jour venu, M. Girin jugea bon de faire présenter la requête en faveur de Pierre par un membre de la famille, ce fut donc son frère Joseph, de six ans plus âgé que lui, qui, conduit par M. le curé, pria Sa Grandeur de faciliter au jeune homme l'entrée du petit Séminaire. Mgr de Bonald, touché de cet intérêt fraternel, accueillit avec bonté la demande et accorda une demi-bourse à l'Argentière

La bonne nouvelle, on le conçoit, réjouit tout le monde et chacun promit son concours: les frères aînés dont Dieu bénissait déjà la courageuse initiative pour se frayer un chemin dans la vie s'imposèrent spontanément des sacrifices; tant que leur aide fut nécessaire, c'est à dire durant toute l'éducation cléricale, elle fut fraternellement et généreusement donnée. Nous ne devons point oublier aussi, car l'abbé Bridet s'en souvint toujours avec reconnaissance, l'intervention bienfaisante de M. le marquis de Monspey qui décida M. Bridet à céder enfin aux aspirations de son fils.

On devine le bonheur de Pierre; malgré la peine que cause une première séparation, il était au comble de ses vœux. Comme il se promettait de travailler pour compenser le temps perdu et de s'appliquer à orner son âme des vertus et des connaissances dont un ministre des autels doit être pourvu!

Le milieu dans lequel cette âme richement douée, mais à peine entr'ouverte, allait se trouver était bien fait pour lui permettre de se développer. Le petit Séminaire de l'Argentière avait alors pour supérieur M. Bourbon, prêtre distingué et de grand mérite; mais, l'influence du directeur, M. Menaide, était peut-être plus considérable encore. Embrassé du feu sacré et admirablement doué pour le communiquer, il avait réussi à mettre la piété en très haute estime au petit séminaire, grâce à la Congrégation de la Très Sainte Vierge, grâce surtout à deux autres associations plus choisies, plus intimes, presque secrètes dans lesquelles il n'admettait que l'élite. A la première, il avait donné comme devise le précepte divin : « *Diliges Dominum*, tu aimeras le Seigneur » c'est assez faire comprendre le but qu'il proposait à ses enfants : tout par amour, tout pour Dieu; quand ils s'étaient montrés fidèles observateurs

de leur programme, quand ils s'étaient sanctifiés eux-mêmes, le sage directeur faisait passer ces aspirants au rang d'apôtres. Ce qu'il leur demandait alors, c'était l'action sur leurs camarades : *Labora sicut bonus miles Christi*, travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ, tel était désormais leur mot d'ordre, et ces jeunes gens prenant au sérieux leur rôle s'attachaient à donner le bon exemple, à empêcher une étourderie, à semer à propos un bon conseil, une parole édifiante; au vrai sens du mot, ils *travaillaient*. Une communauté ne peut qu'être prospère quand la fidélité et le zèle de ses membres attirent ainsi sur elle les grâces et les bénédictions du ciel.

Pierre Bridet entra en sixième au mois d'octobre 1845. Dès le commencement, il prit rang parmi les bons élèves; pendant les sept ans qu'il passa à l'Argentière il n'eut pas une note inférieure à *bien*; et

presque toujours il eut *très-bien* pour l'application et le succès. Voici d'ailleurs ce que nous apprend le palmarès du petit séminaire pour les années 1846-1850 : En sixième il a 5 premiers prix. Les années suivantes il garde le terrain conquis et, en seconde, il est nommé huit fois ; sur ces huit nominations nous notons les premiers prix de Description Française, de Version Latine, de Version Grecque et d'Histoire.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir interroger le professeur d'humanités d'alors, M. l'abbé Davin qui vient de mourir chanoine de Versailles. Après 50 ans, le vénérable vieillard n'avait, on le comprend, qu'un souvenir sommaire de son élève : « C'était, dit-il, qu'avec le jeune R. aujourd'hui religieux dominicain, il tenait la tête de la classe et que la beauté du caractère répondait chez tous les deux à la beauté de l'intelligence. » Le vieux professeur n'avait gardé que la mémoire du

cœur ; des renseignements puisés à d'autres sources, sans infirmer, à proprement parler, ce témoignage, ajoutent que, cependant, comme un souffle d'indépendance se levait sur cette âme d'adolescent... ; l'ensemble de la conduite ne laissait pas à désirer, mais, de temps à autre, quelques uns des incidents ordinaires de la vie d'écolier provoquaient la manifestation plus ou moins vive de sentiments légèrement frondeurs.

L'année scolaire 1849, l'année de seconde de Pierre, touchait à sa fin quand survint un fait qui, dans sa vie, fut un événement : il en datait sa Conversion. Un de ses plus intimes amis, saisi par la fièvre typhoïde, fut emporté en quelques jours, malgré les soins qui lui furent prodigués. Cette brusque apparition de la mort au milieu de l'exubérante vie, la disparition soudaine d'un camarade tendrement aimé fut pour le jeune Bridet comme un de ces violents

coups de tonnerre qui, en un brûlant jour d'été, ébranlent soudain le ciel et font trembler la terre; il en fut bouleversé jusqu'au plus profond de l'âme et sa santé elle-même fut un instant compromise. A dater de ce jour, des préoccupations nouvelles surgirent en lui; plus de ces velléités d'insubordination, plus de ces jeunes rêves de succès, et de gloire, la vie eut à ses yeux un tout autre but: sa sanctification personnelle par la mortification et le sacrifice, la sanctification des autres par l'apostolat. Ainsi, la Providence divine conduit par des voies, à elle connues, les âmes sur qui elle a ses mystérieux desseins.

Tout le monde à l'Argentière fut frappé de l'étonnant changement du jeune homme que tout jusque là avait contribué à mettre en évidence; les uns en faisaient l'objet d'innocentes railleries, car, au fond, Pierre Bridet était considéré et aimé; le plus grand nombre l'admirait. « Il était très pieux, dit

un de ses condisciples, prêtre de Saint Sulpice, mais d'une piété franche, ouverte, loyale, qui lui faisait exprimer sa pensée et ses sentiments aussi bien devant ceux qui semblaient moins disposés à l'entendre que devant les plus intimes. Avec M. Vasseur qui a fait à l'Argentière un bien immense, il était un des meilleurs aides de M. Menaide. » Un autre nous raconte comment son zèle lui faisait sérieusement entreprendre et mener souvent à bonne fin la correction des têtes légères, la conversion même de ces jeunes dévoyés, pervertis de bonne heure, qui malheureusement se rencontrent parfois dans les maisons d'éducation les meilleures. L'un d'eux, triste caractère, fut l'objet de ses soins assidus quoique inutiles; il le prenait à part, lui parlait en ami, et quand, à bout d'arguments, il ne savait plus que lui dire, il le menait à la chapelle devant la statue de Marie et, prosterné, pendant que son camarade

restait orgueilleusement debout, il suppliait la Bonne Mère de le toucher. Il n'aboutit à rien cette fois, mais jamais le malheureux endurci ne songea à s'irriter contre son patient et charitable moniteur.

M. le Directeur sut utiliser cette véritable passion du bien en confiant à Pierre les jeunes enfants de la première communion et son amicale et fraternelle influence fut très heureuse. Au reste, on pourra juger, aux extraits des registres de la Congrégation de la Sainte Vierge que nous allons citer, l'esprit qui animait le jeune séminariste.

Il avait été reçu congréganiste dès sa première année, le 4 mai 1846. En 1849, il était membre du Conseil ou Moniteur. Le 15 Décembre 1850, il fut élu, par ses condisciples, assistant; c'est la seconde charge, la première étant celle de Président. Chaque dimanche, il y avait réunion du Conseil; quand M. le Directeur avait parlé, ceux qui le voulaient pouvaient

adresser quelques mots d'exhortation à leurs condisciples. Le 15 Janvier 1851, lisons-nous dans le compte rendu, après le petit mot de M. Fond, président, M. Bridet continua en ces termes: « Sans doute, nous ne devons rien négliger pour donner de bons principes à ceux dont nous sommes chargés, mais l'exemple a toujours eu un grand avantage sur la parole. Faisons donc en sorte de commencer par notre propre réforme, afin qu'on ne puisse pas nous adresser ce reproche: *cura teipsum, guéris-toi, d'abord, toi-même*. C'est vouloir faire mépriser la doctrine que l'on prêche que de ne point s'appliquer soi-même à la pratiquer, et, si nous appelions ici le témoignage de l'expérience, nous verrions que les prédicateurs ont toujours donné un grand poids à leurs instructions par la sainteté de leur vie. Nous aussi, nous voulons être prédicateurs un jour, nous aussi, nous voulons voir fructifier les petits

conseils que nous adressons : commençons donc à pratiquer pour enseigner ensuite plus efficacement. »

Outre les réunions du Dimanche dont le caractère était plus officiel, il y avait, le jeudi, un conseil plus intime des Moniteurs présidé, le plus ordinairement, par l'un d'entre eux qu'ils choisissaient eux-mêmes. Souvent c'était le président de la Congrégation, mais les deux charges pouvaient être distinctes; pendant l'année 1851-1852, M. Bridet, assistant de la Congrégation, fut constamment président des Moniteurs; il fut donc comme l'âme de ce Conseil où, dans l'intimité et la liberté la plus complète, les meilleurs élèves s'exhortaient mutuellement et délibéraient entre eux sur les moyens à prendre pour se perfectionner eux-mêmes, pour faire le plus de bien possible dans le séminaire et pousser leurs condisciples à l'accomplissement du devoir.

On voit par les comptes rendus que, souvent, il prenait la parole dans ces réunions du Jeudi, pressant vivement ses frères de donner en tout le bon exemple, de combattre la légèreté, de fouler aux pieds le respect humain, de communier souvent. Il n'admettait pas qu'on fit les choses à demi.

Nous sommes moniteurs, dit-il, après un de ses condisciples, n'oublions pas qu'il est de notre devoir de donner des monitions, de les donner avec tout le soin, tout le tact possible, exactement au jour fixé. « La mission qui nous est confiée est une charge dont nous sommes responsables et nous devrions nous souvenir toujours de cet avertissement terrible: « *maledictus qui facit opus Dei negligenter!* — maudit celui qui accomplit avec négligence l'œuvre de Dieu ! »

En cette année 1851-1852, la pratique du Chemin de la Croix fut très florissante

à l'Argentière, grâce à l'exemple des Congréganistes entraînés par les moniteurs. De cette année, date, peut-être, la pieuse tradition d'après laquelle chaque classe fait, une fois par semaine, pendant le Carême, le Chemin de la Croix à la récréation qui suit le dîner. Toujours est-il, qu'il fut décidé, à cette époque, que chaque vendredi de l'année les Moniteurs feraient un Chemin de Croix auquel assisteraient tous les élèves qui le voudraient. Voici en quels termes M. Bridet proposa cette pratique, le 15 avril 1852 : « Nous avons l'heureuse habitude de faire le Chemin de la Croix pendant la Sainte quarantaine, il serait bon de ne pas négliger cet exercice : il est pour nous, si nous nous en acquittons bien, un trésor de grâces et de bénédictions. C'est surtout un grand moyen de nous exciter à marcher après Jésus-Christ dans la voie du sacrifice, de nous encourager à tendre à Lui dans toutes

nos actions, de toute la force de nos affections et de toute l'énergie de nos volontés; d'entretenir en nous cette vie en Jésus qui doit être la vie de tout chrétien et, à plus forte raison, de ceux qui aspirent aux augustes fonctions du Sacerdoce. Nous tâcherons donc de tenir au Chemin de la Croix et tous ceux qui voudront pourront, le vendredi, se réunir pour le faire en commun. »

Avant de quitter définitivement le petit Séminaire, les anciens moniteurs se choisissaient des successeurs. M. Bridet prit une dernière fois la parole le 1<sup>er</sup> Juillet 1852; au nom de ses camarades, il pria les nouveaux conseillers d'oublier les mauvais exemples qu'auraient pu leur donner leurs anciens et d'imiter, au contraire, les actes de vertu et de zèle qu'ils avaient remarqués. Puis il s'adressa à ceux qui partaient avec lui: « Pour nous, leur dit-il, rappelons-nous

une chose : Nous avons été moniteurs; dans quel but? Dans le but de faire du bien et de nous préparer à notre vocation... Continuons notre œuvre... Voici en deux mots comment nous le ferons : nous montrerons dans notre langage et notre conduite que nous sommes des séminaristes. Ainsi, nous donnerons de bons conseils si nous en trouvons l'occasion; nous instruirons des enfants sur leurs devoirs, si la Providence de Dieu nous en présente... Souvenons-nous de nos pratiques du Séminaire. Nous ferons toujours nos trois examens par jour; nous communierons tous les Dimanches, n'est-ce pas? et les premiers vendredis du mois, si nous le pouvons. Pensons à la Sainte Vierge, tous les jours. Elle nous aime plus que beaucoup d'autres, nous qu'elle a choisis, parmi tous nos condisciples, pour faire du bien dans sa congrégation..... Invoquons-là au

moment du danger, elle nous sauvera, nous en sommes sûrs... » (1)

Celui qui parlait avec cette sagesse, nous allions dire avec cette autorité, faisait bien augurer de lui et l'on croira, sans peine, que le Curé d'Ars, auprès duquel il allait souvent, durant ses vacances, chercher lumière et conseil, l'ait toujours paternellement reçu et encouragé.

Au mois d'octobre 1852, sa philosophie étant achevée, Pierre Bridet entra au grand Séminaire de Lyon, alors sous la sage et paternelle direction de M. Duplay.



(1) Nous devons tous ces détails sur le séjour de M. Bridet à l'Argenlière, à la bienveillance de M. Leistenschneider, supérieur actuel de cet établissement.